

« Joie de m'en aller »
L'artisan de Jacques Brault, Le Noroît, 117 p.

Thierry Bissonnette

Numéro 211, novembre–décembre 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16623ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bissonnette, T. (2006). « Joie de m'en aller » / *L'artisan* de Jacques Brault, Le Noroît, 117 p. *Spirale*, (211), 52–53.

« Joie de m'en aller »

L'ARTISAN de Jacques Brault

Le Noroît, 117 p.

par THIERRY BISSONNETTE

Neuf années s'étaient écoulées depuis le recueil *Au bras des ombres*, lui-même paru sept ans après *Il n'y a plus de chemin*. Même en tenant compte de deux recueils en collaboration publiés en 1993 et 1998, on constate un espacement significatif dans la production poétique de Jacques Brault, phénomène qui semble coïncider avec une dissolution ou un effacement du sujet écrivant. Alors que la disparition du chemin avait conduit à un cheminement ramifié au bras des disparus et des ombres de toutes sortes (voir aussi les proses d'*Au fond du jardin*), la collaboration avec E.D. Blodgett, *Transfiguration*, s'est effectuée sous le signe d'un relatif abandon du moi. Quant à *L'artisan*, un nouveau recueil de poèmes, il nous situe dans un radical après, avec une série d'adieux discrètement rédigés dans un lieu qui excède le périmètre de toute l'œuvre antérieure. Un recueil du post-scriptum, pourrait-on dire, dont le caractère rétrospectif puis contemplatif parachève une esthétique du détachement, en s'écartant un peu des motifs dialogiques longtemps explorés par le poète et essayiste. Bien que les œuvres d'autrui et les dédicataires se profilent encore souvent dans ces pages, nous sommes avant tout sur le territoire d'un artisan solitaire, dont les créations lentes apparaissent comme autant de façons de saluer une vie qui le quittera, seul et nu.

Alors qu'*Au bras des ombres* se diffractait en cinq sections aux styles différents tout en établissant un bilan complexe de la trajectoire braultienne, *L'artisan* contient neuf parties hétérogènes qui résistent au regard linéaire. Sous l'apparence aléatoire de leur réunion, il serait cependant hasardeux de ne pas supposer quelques secrets de composition, d'autant que chacune de ces sections donne lieu à un raffinement rhétorique auquel le titre peut renvoyer. On peut à tout le moins supposer là une multiplication des sentiers, un jardinage à l'anglaise où s'accumulent les perspectives sur une figure en allée, verbe délesté du fardeau de l'incarnation et s'attardant à peine au sein de quelques affleurements matériels.

La langue du disparu

Tout authentique et maîtrisé qu'il soit, ce livre possède une part d'inacceptable pour un lecteur aux prises avec le présent, avec la précarité de l'identité personnelle ou collective. Comment peut-on en effet se permettre de disparaître à ce point de son vivant, de s'éclipser dans un geste si furtif, si transparent que l'écriture semble laisser les choses intactes, passer en marge sans réclamer audience ?

Intitulée « Tombeau », la première section salue Gaston Miron par l'insertion de nombreuses citations en italique disposées au sein des vers. « [...] La secousse de vie / par médiocre fatalité s'allège. / Les mots ne sont plus que des bruits d'absence », est-il écrit, cette inanité des vocables n'empêchant pas de réanimer l'Homme rapaillé, de déambuler avec lui jusqu'aux « simples choses d'un monde simplifié ». Nul doute que ce Miron-là appartient surtout à Brault, miroir partiel par lequel le poème se

précédents, et je doute encore que cette vertu atteigne son plus haut degré dans ce volume.

La question me semble d'autant plus à-propos que dans « Presque chansons », la seconde section, il est dit que « les ombres répandent leurs cendres partout », et que « ce n'est pas la peine ou le chagrin / au mois d'avril qui fait mal / mais la douleur est douleur de la douleur ». Certes, il y a un bonheur d'être triste, comme dit un jour Hugo, et le dernier refuge du mal est de se rendre aimable, ce qu'a ensuite approfondi Baudelaire. Mais si ces textes penchent parfois vers une négation feutrée, révélant la « joie de m'en aller » et que « chaque instant cherche asile / en de vieilles cicatrices », il faudra attendre la neuvième section, « Relèvement », pour juger de la morbidité ou de la transivité de ces plaies éparses. Encore que juger soit un grand mot, et que le recueil engendre davantage d'incertitudes que de constats.

On constate un espacement significatif dans la production poétique de Jacques Brault, phénomène qui semble coïncider avec une dissolution ou un effacement du sujet écrivant.

« À la poésie de nous conduire, non de la nuit à la lumière, mais de la déploration de l'obscurité à la possibilité d'aimer la lumière », suggère Jean-Michel Maulpoix dans son récent essai *Adieux au poème* (José Corti, 2005). Alors que Jacques Brault est souvent parvenu à instaurer des dialectiques très efficaces entre l'ombre et l'épiphanie, entre la mélancolie et une nouvelle innocence, c'est ici un étrange apaisement, un inexplicable nirvana qui s'expriment, d'où peut-être une difficulté initiale à rejoindre le mouvement de ces textes, à leur confier sa conscience. En bout de course, seule la mise en contexte parmi l'œuvre en général m'a permis d'éliminer cette sensation

d'une poétique tronquée, dépossédée de ce qui faisait de précédents livres des véhicules de transformation psychique. On peut ainsi envisager *L'artisan* comme le repos d'une chouette à la fin de la nuit, contemplatrice du travail des heures et image muette d'une possible sagesse ; mais alors la perplexité et la paralysie ne sont pas loin, en ces temps où l'incroyance et l'inadhésion font loi. Au-delà de la question un peu éculée de l'engagement, c'est celle du lieu et de l'action de la poésie que Brault nous conduit à poser.

Un art éventuel

« Caprices », « Proses peut-être », « Quatrains comme », ces autres sections disent jusque dans leurs intitulés le flottement du sens et la légèreté acquise qui les habitent. Écrivant au pastel et à l'estompe, par effacement plus que par inscription, Brault détaille sa pratique dans « L'effacé », une courte prose autour de Fernando Pessoa : « mais à quoi bon s'abuser, une œuvre naît toujours sur des débris et le mensonge n'a pas de nid. Il faut rien de moins que le nihilisme du moi pour que se réalise le poème du lyrisme critique et aussi de l'intranquillité qui mène à l'effacement. » On pourra reconnaître là ce que l'auteur a exploré autrefois sous la forme de la « nontraduction », origine sans origine où la superposition et l'interprétation des paroles d'autres écrivains entraînait la mise au jour d'une identité sans essence.

Sérénité de s'accepter comme ombre et comme traduction perpétuellement reportée, ce « nihilisme du moi » affirme la nécessité d'exister par son effacement même. L'artisan est alors indistinct de son activité et de l'objet qui en résulte, ce pourquoi il semble inutile d'en rajouter ou de hausser la voix, le roulis des mots et le choc des paronomases semblant suffire à perpétuer l'énigme : « Un pays natal s'étrange à ce manteau forestier / que déchire la souffrance / avec la fugacité / ainsi l'ébriété du vent par quoi l'herbe se fronce ». Comment alors échapper au relativisme et au déni de l'inscription sociohistorique ? Voilà qui

nous entraîne vers une autre série de paradoxes dont l'univers de Brault abonde...

Méfiant à l'égard de la volonté, ce poète montre une préférence pour l'attente, ou plus exactement pour une création de l'éventualité. Dans la mise en ordre délicate des perceptions campagnardes, cette création d'un lieu ouvert passe surtout par le rythme, ce dont la section « Quartier libre » — la plus longue du recueil — est l'exemple le plus évident. « *Sueur*

du temps disparu », le quartier s'y trouve libéré par le regard autant qu'il exprime la vacance du moi. Quelque peu décadentiste, cet abandon s'assortit d'images devenues usuelles chez l'auteur, avec ces « *larmes des choses tuées* », ces « *voix sans visage* » et ce « *pur il y avait* ». Plus le poète scrute les alentours, plus le génie du lieu s'avère revendiquer un « *poème aphone* », écho supplémentaire d'un « *mutisme sans fond* » où les différences ont tendance à s'abolir.

Après ce qui n'a pas d'après

Il n'était pas aisé d'imaginer une suite au bilan littéraire d'*Au bras des ombres* et il est encore moins facile de ne pas percevoir *L'artisan* comme une conclusion. Mais c'est sans compter que, dans la logique qui prévaut à l'intérieur de cette œuvre, la renaissance et la répétition sont devenues indissociables puisque « *l'âme au corps sans cesse revient de mort* ». Tombeau vide du « *temps strophique* », *L'artisan* pro-

cède d'un silence maintenant accompli et qui, par là même, nous est peut-être devenu inaccessible, d'où la nécessité de le contredire par d'autres infidélités traductrices. Plus que jamais impropre à la louange, cette poésie appelle son dépassement, son débordement, s'étant d'ailleurs et dès ses amorces déclarée incomplète et pauvre. ●

PSYCHANALYSE

À corps et écrit

LA GREFFE, ENTRE BIOLOGIE ET PSYCHANALYSE

de Jacques Ascher et Jean-Pierre Jouet

PUF, 237 p.

par MICHEL PETERSON

Entrons dans un des lieux les plus porteurs de l'inquiétante étrangeté humaine : la greffe. Qu'en est-il des liens de sang mis en jeu par les branchements d'organes et de corps, surfaces topologiques par excellence? Que (l) greffe (-t) on, de qui à qui, quels cadeaux, dons et dettes s'encryptent au sein de soi? Car, même lorsqu'il a traversé les frontières, la venue de cet intrus ne cesse jamais : « *il continue à venir*, écrit Jean-Luc Nancy, *et elle ne cesse pas d'être à quelque égard une intrusion : c'est-à-dire sans droit et sans familiarité, sans accoutumance, et au contraire d'être un dérangement, un trouble dans l'intimité* » (*L'Intrus*, Galilée, 2000). Question d'hospitalité, accouchement d'un autre soi intimement habité d'autre, résurrection *in extremis* sur les cendres parfois encore fumantes d'un autre inconnu, disparu... Corps et organes croisés, nouages d'*innouable*, l'innommable? La greffe sollicite l'âvenir d'un humain désormais trop humain ou passé là-bas, dans la post-humanité de lui-même.

Ceci est mon sens

Un biologiste et un psychanalyste se rencontrent autour des enjeux biologiques et psychiques de la greffe de moelle osseuse, c'est-à-dire dans un domaine d'intervention où se pose de

façon massive la question de l'immunité identitaire. Ainsi que le souligne Michel de M'Uzan dans une préface bien sentie, un jeu de langues s'établit, plongeant dans l'imaginaire des lexiques : « *incorporer* », « *assimiler* », « *chimère biologique* ». Ajoutons « *introjecter* », « *greffon(s)* » et d'autres, comme « *accorporation* », forgé par Lefebvre et Crombez et désignant « *le phénomène mental par lequel un organe greffé passe du caractère d'être étranger à celui d'être propre, au sens d'être soi* » (Jean-Charles Crombez, *La Guérison en ÉCHO*, p. 186). Même si l'on peut sérieusement douter de ce passage de l'étranger au propre, il reste qu'il s'inscrit au cœur des fantasmes relevant, dans le cas des greffes rénales par exemple, de l'analité (ce qui nous ramène à l'objet partiel de Karl Abraham et de Lacan), ou dans le cas des greffes de moelle osseuse, de la question du sang avec tout ce que celle-ci peut susciter du côté du vampirisme et de l'emprise pathologique.

Livre à deux voix et à plusieurs mains, *La greffe entre biologie et psychanalyse* examine la problématique particulière de l'allogreffe de cellules souches hématopoïétiques, l'intérêt de cette technique venant de ce qu'elle pointe davantage que les autres types de greffes (foie, rein, etc.) la zone transitionnelle entre Moi et non-

Moi, celui-ci figurant une pure illusion, un mirage aliénant. La question centrale est rapidement posée par Ascher, psychanalyste, et Jouet, analyste offrant aux sujets de la greffe un espace de parole : « *Quelle est donc l'inscription, la trace du cheminement des cellules souches hématopoïétiques de la moelle osseuse de l'autre en soi?* » Leur parcours témoigne, par ses résonances mêmes, de la métaphore du double, si fondamentale dans la pensée et l'acte de la greffe puisqu'il faut « *que le double devienne le soi et que le soi se retrouve après l'avoir intégré* » (Nicole Alby). D'un diagnostic d'hétopathie maligne à la décision de pratiquer une allogreffe médullaire, une angoisse risque de s'installer qui fasse intervenir la croyance ou le doute plus ou moins radical ou diffus, ou nommé, face à la toute-puissance magique de la greffe laquelle, en termes kleinien, devrait « *corriger le dysfonctionnement d'un mauvais objet somatique interne par l'apport d'un bon objet somatique interne* ». Rien là d'évident, quand l'hématopoïèse, devant générer du vivant, appelle dans sa folie privée quelque chose de la mort. « *D'où vient que, greffé, je puisse devenir à moi-même un mauvais objet?* », peut alors se demander le receveur, surtout si des complications surviennent. La question devient tragiquement souffrante,

d'autant plus qu'une maladie grave infantilise souvent celui qui en est le sujet, car la mère-environnement médical renvoie à l'archaïque, à cette détresse éprouvée par le bébé lorsqu'il expérimente la césure fondatrice, sorte de discontinuité fondamentale dans la relation à l'objet. Au point que la régression peut aller jusqu'à déclencher des épisodes psychotiques aigus chez le receveur et plus rarement, chez le donneur, ce dernier vivant parfois difficilement le fait de se retrouver spectateur et même créancier alors qu'il occupait au départ une position active.

On constate ainsi que la greffe de moelle osseuse — en tant que « *fait social total* » (thèse que développent avec pertinence les auteurs en se référant à Mauss) — ouvre l'interfantasmatisation de la famille et du groupe avec ses mécanismes spécifiques de filiation, de nomination et de transmission, bref de leurs secrets et de tout ce qu'ils comportent de possibles réactualisations de conflits enfouis. On n'a qu'à penser aux très graves interrogations soulevées par les enfants-prothèse, ces petits *faits pour* la greffe, conçus pour devenir des donneurs avec l'espoir qu'ils seront « *H.L.A.* » compatibles. S'il y a bel et bien danger de chosification, on ne peut pas exclure qu'ils puissent finir par exister comme sujets. Et